

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Aleksander GLOWACKI

(Boleslaw Prus)

Une méprise, partie V

Nouvelle traduite du polonais par Mme V. D.

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 362-371

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Une méprise

(Suite)

Ma mère était pensive ; mon instituteur ajouta : — J'écrirai à mes connaissances, je m'informerai de son adresse et qu'il revienne à la maison. — M. D. se leva de table, cherchant son chapeau. Ma mère se leva aussi et regarda par la fenêtre.

— Où allez-vous, Monsieur, demanda-t-elle...

— Je vais écrire une lettre.

En ce moment devant la fenêtre se traînait lentement le vieillard qu'on appelait l'espion. M. D. ne le vit pas, mais ma mère l'aperçut. Ses lèvres tremblèrent et une vive rougeur lui monta au visage.

— Comment ! vous restez indécise, Madame, demanda l'instituteur étonné.

— Non

— Je lui dirai donc : Votre mère vous ordonne de revenir sur le champ.

— Non.

— Alors il ne faut pas écrire ?

— Au contraire.

— Que faut-il donc écrire, répliqua M. D.

— Écrivez Monsieur — murmura maman en sanglotant, que sa mère lui envoie la bénédiction qu'il a oublié de demander, et elle sortit de la chambre.

Mon instituteur resta immobile comme un automate. Et quand la bonne eut enlevé les assiettes, il fit le signe de la croix à haute voix et commença la prière de l'après dîner : « Seigneur nous vous remercions pour vos bienfaits... » Là il s'arrêta brusquement et sortit.

S'il ne finit point sa prière c'est probablement parce qu'à dîner nous n'avions mangé que la soupe et que les boulettes à la marmelade n'avaient pas été servies.

Ce même soir on se rassembla chez nous ; il y eut M. le bourgmestre, sa femme, ses filles, la veuve du major et ses petites-filles. Les dames avaient une mine d'enterrement. M. D. vint plus tard. — On servit le thé et les conversations commencèrent. Les jeunes filles dirent en souriant qu'il n'y aurait bientôt plus de jeunes gens, si tous allaient à la guerre, et M. le bourgmestre dit :

— Cela ne me fait rien, car ceux qui reviennent de la guerre, sont les plus pressés de se marier. Mais ce qui serait affreux, et ce qui est à

craindre, c'est que la moitié des soldats reste sur le champ de bataille... car que peut une poignée d'hommes contre une masse !

— Rappelez-vous Léonidas ou Guillaume Tell, répliqua M. D.

— Guillaume... Guillaume ?... répétait le bourgmestre, s'efforçant en vain de se rappeler les deux noms.

M. D. haussait les épaules.

— Laissez donc — dit-il — ne vous cassez pas la tête. Qu'il n'y en ait qu'une poignée, il ne peut en être autrement, s'il ne sort que quelques hommes et que des centaines restent à la maison. Par exemple, n'est-ce pas une honte que votre caissier se réchauffe à tous les fourneaux tandis que tant d'autres partent.

— C'est vrai, répliqua la veuve, — un homme si robuste.

— Laissez tranquille ce caissier, dit le bourgmestre. — Il ira, il ne pourra pas résister, mais comme c'est un homme très ponctuel, il faut qu'il mette tous ses travaux de bureau en règle.

L'excuse arrivait déjà trop tard, car les jeunes filles se concertaient déjà entre elles pour faire quelques espiègeries au caissier.

Depuis ce temps il fut soumis à la torture. Chaque demoiselle qui le rencontrait lui demandait :

« — Vous êtes encore ici, Monsieur. »

Elles lui envoyaient aussi des peaux de lièvres ou des quenouilles.

Après chacun de ces cadeaux, le caissier accourait chez nous et assis devant la glace pour arranger son col, il se plaignait à maman : — Ces demoiselles sont sottes et fausses — disait-il, apparemment elles veulent que j'aille à la guerre, mais chacune voudrait que je l'épouse. Elles gémissent de ce que les jeunes gens manquent et elles veulent se débarrasser de celui qui est resté. Mais je leur ferai bien voir ! — J'ai déjà commandé de longues bottes...

Et en effet, quelques jours plus tard, il commença à faire des visites avec des bottes qui lui montaient au dessus du genou. Il disait alors qu'il devrait peut-être quitter la ville et recommandait à part à chacune de ces demoiselles de prier quelques fois sur sa tombe. Après il disait à ma mère que chacune avait les larmes aux yeux, ce qui paralysait ses projets guerriers.

Aussi il resta. Et de nouveau ces demoiselles s'étonnaient qu'il fut encore là et lui envoyaient, les moqueuses, des peaux de lièvre et des quenouilles par différents commissionnaires. Il ne vit plus que des persécuteurs ; il maltraita même un juif qui lui rapportait un gilet, croyant qu'il était d'intelligence avec les espiègles. Enfin, las des moqueries, il acheta un sac de voyage, demanda un congé et partit. Au bout d'une semaine ma mère, le bourgmestre et la veuve du major reçurent des lettres anonymes leur apprenant que le caissier avait été tué

dans la bataille. M. le bourgmestre accourut chez nous très irrité.

— Figurez-vous, madame — tué!... disait-il à maman — il n'est plus... un employé si rangé ! Voilà où aboutissent les bavardages des femmes.

On l'a tant persécuté, humilié, qu'enfin il est parti et tout de suite il a reçu une balle dans la tête... il faudrait faire dire une messe de mort, car la lettre porte qu'il est mort, qu'il s'est battu comme un brave, que même tout le régiment a pris le deuil dans le cœur. Mais... mais cette lettre me paraît de lui, seulement il a essayé de changer son écriture. Ah! nous pouvons pourtant faire célébrer une messe. S'il n'en a pas besoin, ce sera pour un autre.

Mais M. le curé à qui on porta la lettre, conseilla de ne pas se hâter avec les requiem, ce qui indigna ces demoiselles, car chacune, sans oser l'avouer, pleurait la perte du caissier et, devant maman, l'appelaient leur héros.

Cependant au bout de trois semaines, le caissier reparut. Dans le premier moment on crut qu'il était au moins blessé ; il faisait pourtant usage de tous ses membres et même il avait engraisé. Et quand on lui demandait ce que signifiait cette nouvelle de sa mort, il racontait de si terribles batailles auxquelles il aurait pris part, que le bourgmestre faillit le croire mort une seconde fois.

Ces cruels événements ne laissèrent pourtant pas de traces chez lui. La Providence qui protège les vaillants, épargna non seulement sa personne, mais même son sac de voyage, ses longues bottes et toute sa garde robe qui n'eut que quelques boutons arrachés. Je sais cela, car pour les recoudre M. le caissier emprunta à ma mère du fil et des aiguilles.

M. D. qui avait entendu le récit de tous les assauts de M. le caissier à l'aile droite et à l'aile gauche comme tireur et cavalier, résuma ces hauts faits en disant :

— Il a vu la bataille, comme moi la Chine.

A entendre le caissier, on aurait cru qu'il ne dormait, ni ne mangeait, qu'il se battait sur plusieurs points à la fois ; il eut vent de ces soupçons et dans le but de se défendre, il fit venir chez nous M. le curé et le bourgmestre.

Quand ils furent assis au salon il leur dit :

— J'ai appris que des gens doutaient de mon dévouement à la patrie... Je ne puis supporter ces insultes, je vous présenterai des preuves...

Il sortit de sa poche un canif, déboutonna sa jaquette, puis son gilet, se mit à en découdre le bord et en retira un petit papier, à peu près grand comme un papier à cigarette.

M. le bourgmestre mit ses lunettes et prenant le papier d'une main tremblante, il lut à demi voix :

Ah! une nomination comme président de paroisse...

— Hé bien messieurs, vous savez qui je suis maintenant, conclut le caissier. En ce moment M. D. entra fièrement, puis alla baiser la main de maman et sortit.

— J'ai toujours soutenu,— dit le bourgmestre, qu'il deviendrait un grand homme ; allons M. D. devinez quelle place occupe notre caissier.

Mon maître s'appuya sur sa canne et dit, regardant fixement le bourgmestre :

— Il est et a toujours été un gamin.

— Mais nous venons de lire sa nomination, s'écria le bourgmestre.

— Une nomination d'âne des Dardanelles ! répliqua avec colère mon instituteur.

— Vous pourriez cependant lui rendre justice, dit le buraliste et machinalement il frappa la table du poing, comme s'il timbraut un papier.

— Je n'estime pas les organisateurs de charivaris !... s'écria mon instituteur.—je n'aime pas les fous, même s'ils avaient une nomination écrite sur leur propre peau.

Depuis ce temps le caissier montrait son document aux dames et aux demoiselles et même à moi petit bambin. Il se plaignait à ma mère du poids de la loi et une fois il me dit :

— Heureux enfant ; tu ne sais pas ce que c'est que la responsabilité et les soucis.

— Vous n'avez pas beaucoup de soucis — répliqua maman. Vous ne faites rien, messieurs, et vous ne voyez personne...

M. le caissier comme d'habitude se plaça devant la glace :

— N'est-ce donc rien, madame, de se demander, sans cesse si tel n'a pas faim, si tel autre n'est pas assez vêtu ; ici, on peut tuer, là mendier !... Craindre pour tout et pour tous, parole d'honneur, c'est au dessus des forces de l'homme.

— Au fait, à quoi aboutissent tant de soucis et pourquoi avoir si peur, demanda ma mère étonnée.

— Je n'ai pas peur ! — mais c'est mon devoir de me soucier des autres.

Qui me remplacera ?

Au retour du printemps je fus saisi d'une angoisse indéfinissable. Matin et soir j'avais l'impression que j'entendrai ou que je verrai quelque chose d'extraordinaire. Que devait-il arriver ?

Je n'en sais rien, mais sans aucun doute, c'est la nature — très bizarre cette année qui éveille en moi ces vagues pressentiments. Le printemps avait été prématuré. Tout à coup la neige avait fondu et de

toutes les collines des ruisseaux avaient coulé abondants comme si quelqu'un voulait laver la terre avant les fêtes. Puis un vent violent avait en quelques jours enlevé toute l'humidité de la terre.

Bientôt les champs avaient verdi et à quelques arbres des fleurs étaient apparues avant les feuilles. Il me semblait quelques fois que le vent causait avec les branches et qu'elles, très étonnées, s'inclinaient en murmurant : Oh ! oh !

Plus d'une fois j'avais remarqué que mon instituteur en venant chez nous pour la leçon s'arrêtait au milieu de la rue et regardait derrière lui. Pourquoi ?... D'autres fois, maman ouvrait la fenêtre et revenait comme si elle avait éprouvé une déception. Une fois j'aperçus quelque chose d'insolite dans la chambre. Je m'y précipitai en m'écriant : Cette fois, ça y est !

Mais c'était seulement la première mouche qui voltigeait, affolée d'être seule, exténuée de faim. Un moment après j'aperçus sur une table, à côté de l'horloge qui s'était arrêtée un livre de prières ouvert aux prières des supplications : Dieu saint, Dieu fort, saint et immortel, ayez pitié de nous !...

Depuis ce temps, tout m'épouvanta ; je m'attendais à quelque événement grave. —

Un jour, au commencement de mai, il y avait une certaine agitation dans la ville. M. le caissier vint nous voir après dîner.

— J'ai peur, dit-il à maman que chez nous on fasse quelque sottise. Les uns sont d'une part, les autres de l'autre, et nous au milieu... ce-la peut mal aller... » et il frissonnait. « Il faudra peut-être partir. »

— Vous n'avez rien à craindre, vous, monsieur mais, nous... Et pourtant nous acceptons tout de la main de Dieu.

— C'est vrai, c'est vrai. Eh bien moi ! aussi je resterai.

Mais sur le balcon, son énergie le quitta et, l'air très inquiet, il regarda de tous côtés. Chose singulière, l'irrésolution du caissier éveilla en moi de tristes pressentiments. Cependant la journée se passa tranquillement. Vers dix heures du soir, comme d'habitude, ma bonne vint me déshabiller — et je m'endormis profondément. Une heure après, tout à coup je tressaillis des pieds à la tête et je m'assis sur mon lit. Une voix très distincte murmurait presque à mou oreille :

— Ils viennent déjà...

— Qui est ici ? — demandai-je épouvanté.

Point de réponse.

Je sautai de mon lit et presque à tâton, j'allai au lit de ma mère, Mais elle n'y était pas. Je retournai me coucher et, enfoncé sous ma couverture, j'écoutai. De la rue m'arrivait un bruit continu, comme celui d'une pluie serrée. Était-ce une illusion ? Je me frottai les yeux,

mais le même bruit continua plus d'un quart d'heure. Il fut couvert par le roulement des voitures. Et pourtant alors j'entendis distinctement ces mots : « Dieu Saint, Dieu fort, saint et immortel, ayez pitié de nous ! — Je ne pus résister. Je sautai à bas de mon lit et les mains étendues me buttant aux meubles dans l'obscurité, je sortis de la chambre dans le vestibule appelant d'une voix étouffée :

— Maman, où est maman ?

J'entendis un bruit de pas dans la route.

Je reconnus ma bonne.

— Comment ? Lukaszova, là sur la route ?

Les soldats !... répondit-elle.

— Les soldats ? — l'armée ! dis-je et je descendis.

Maman était de nouveau dans la chambre et allumait les bougies

Je croyais qu'elle me gronderait de ce que j'étais sorti de mon lit en chemise. Mais elle ne me fit aucun reproche. Machinalement je m'habillai... Un peu après ne quittant que mes bottes, je me remis au lit et m'endormis. J'ai dû pousser des cris en rêve, car maman m'éveilla, regarda ma bouche et me passa la main sur la tête. — Vers neuf heures comme je finissais de manger mon gruau au lait, M. le caissier accourut chez nous ; il n'était pas peigné. Déjà du seuil de la porte, il se mit à crier :

— Vous ne devineriez pas, madame ce qui m'est arrivé, cette nuit !.

Il s'en est peu fallu que vous ne m'ayez jamais revu... Mais bonjour, Madame. Je suis si ému que j'ai même oublié de vous saluer. Il baisa la main de maman, me fit une caresse et s'assit sur une chaise.

— Que vous est-il arrivé ?

— Un accident extraordinaire, qui ne pouvait arriver qu'à moi. S'interrompant pour s'efforcer de sourire il ajouta :

— Pourrais-je avoir un verre d'eau, madame.

— Peut-être du thé ?...

— Avec grand plaisir...

— Peut-être avec du rhum ?

— Vous êtes si bonne, madame ..merci.

On apporte tout de suite le thé, le sucre et le rhum. M. le caissier but un peu de son thé, ajouta du rhum, but de nouveau et ajouta encore du rhum.

— Vous avez entendu, madame, que cette nuit l'armée a passé ?...

Maman fit signe que oui,

Une foule... une foule !... l'artillerie, la cavalerie... les canons !... Des canons si grands que les chevaux pouvaient à peine les traîner...

Ces paroles me rappelèrent les pas lourds que j'avais entendus la nuit. Une masse de soldats, une masse de canons, répétait-il — en

buvant son thé — Moi je dormais déjà. Je rêvais — ajouta le caissier, négligemment, à la bataille où je fus le plus brave, quand je m'éveillai. J'entends que l'armée s'approche. Je ne perds pas ma présence d'esprit mais je me dis en moi-même : Tu es perdu «... Vous, savez, madame, — dit-il plus bas — quel rôle je joue ici et si on m'avait arrêté...

Ces derniers mots, il les dit d'un ton douloureux. Je devinai qu'il se serait beaucoup regretté lui-même.

— Naturellement la première chose à faire, c'était de détruire le papier compromettant. Je prends mon portemonnaie où j'avais gardé ma nomination, je la cherche dans l'obscurité et — l'avale !... A présent pensai-je, ils n'auront aucune preuve et je m'endors tranquillement. Vous entendez, madame ; je m'endors le plus tranquillement du monde... Br!... Et de nouveau M. le caissier se versa du rhum.

— Mais le matin,— ici il baissa la voix, — figurez-vous, madame —, je veux donner de l'argent à la domestique pour les petits pains, j'ouvre mon portemonnaie et savez-vous ce que j'y trouve ? ma nomination !... oh ! la même.

Effectivement il tenait dans la main le papier bleu.

— Je fus épouvanté, ajouta-t-il. Mon Dieu, si la nuit on avait fait des perquisitions !... mais savez-vous, madame, ce que j'ai avalé au lieu du malheureux document ?

Il nous regarde l'un après l'autre, maman et moi.

— J'ai avalé un papier de trois roubles, le dernier argent que j'avais et ma nomination qui pouvait me perdre est restée dans ma bourse !... Le danger était près de moi sous mes fenêtres. Pendant une demi heure j'eus un pied dans la tombe.

— Quelle singulière aventure !

— Madame, vous parlez de cette chose bien froidement.

— Rien de mauvais ne vous est arrivé cependant.

Il voulait encore dire quelque chose, mais il secoua seulement la tête. Ensuite il conduisit maman près du fourneau et murmura quelques mots. Je gage qu'il parlait des trois roubles avalés et c'est pour en causer plus à l'aise qu'il entra avec maman dans la pièce voisine.

Dans l'après midi, M. D. vint à la maison, Maman accourut à lui,

— Vous avez entendu cette nuit !... demanda-t-elle.

Il fit signe de la tête que oui.

— Beaucoup de militaires, beaucoup... disait ma mère, ils venaient de trois côtés.

Mon instituteur sourit.

— Tout va bien !... répondit-il.

Sa gaieté opéra sur maman.

— Allons, mon petit Antoine, mettons-nous à l'ouvrage.— Répète-moi tes déclamations.

Je commençai, mais au même instant, les fenêtres de la chambre tremblèrent.

— Pourquoi ne continues-tu pas ?

Il n'avait rien entendu.

— Quelqu'un marche là-haut, répondis-je, tout épouvanté, non des questions de mon instituteur, mais de l'écho que je n'avais pas encore entendu.

— Quelqu'un marche au galetas ? reprit mon instituteur, en relevant la tête,

On jette quelque chose !...

— Quoi ? Où ?.. Tu rêves ?...

— Cependant les fenêtres tremblent...

Mon instituteur se leva épouvanté.

— Que dis-tu, mon enfant ? s'écria-t-il en me saisissant la main.

— Les vitres tremblent de nouveau...

— Tu mens...

— Non, monsieur, j'entends.

Il me prit l'autre main.

— Avoue que tu ne sais pas tes déclamations et que tu veux jouer un tour à ton vieil instituteur... C'est très mal !

Je regardais ébahi, croyant qu'il devenait fou. Qu'y a-t-il d'extraordinaire que les vitres tremblent un peu ?

En ce moment maman entra.

— M. Dobrinski, il se passe quelque chose de grave — dit ma mère très agitée.

A ce moment il sembla que toute la maison était ébranlée, puis un grand bruit se fit dans la cour.

Nous sortîmes. Notre palefrenier et les filles de service parlaient avec un juif qui revenait de la ville. De la main il montrait dans la direction de la chaumière, répétant :

— Là ! là !..

— Mon Dieu ! mon Dieu !... disait ma bonne en pleurant.

Je m'échappai et je montai au galetas, mais je ne vis rien, cependant les gens sortaient des maisons et tendaient l'oreille.

— C'est cela, une bataille ? Fi ! moi j'en pourrais faire autant pensais-je

Pourtant je ne descendis pas, espérant que M. D. oublierait la leçon, mais à mon grand étonnement il m'appela.

— Allons, dit-il en faisant des efforts pour se maîtriser, son devoir, nous allons au nôtre.

Il s'assit, me fit répéter mes déclamations ; mais à tout moment il s'approchait de la fenêtre, écoutait, parfois murmurait entre ses dents :

— C'est l'arrière garde... Ils se sont échappés. On n'entend même plus rien. Puis, élevant la voix :

— N'est-ce pas qu'on n'entend plus rien. Je pensai que mon instituteur était devenu sourd car non seulement les fenêtres tremblaient, mais toute la maison était ébranlée.

Enfin le vacarme devint si fort que M. D. l'entendit. Il prit sa canne, sa casquette et me dit :

— Nous n'aurons pas de leçon aujourd'hui. Dans la cour il y avait maman, le buraliste et le caissier. Ce dernier, l'air satisfait, leur dit :

— Eh bien, chacun peut se convaincre maintenant que j'ai un sang-froid du diable, vous le voyez : tout ce qui se passe m'est indifférent. Dans le danger je suis toujours ainsi.

— En effet, quand rien ne vous menace, — répondit ma mère froidement.

— Qui sait ? nous pouvons tous être en danger : conclut le caissier.

Comme on ne voyait rien du galetas, le buraliste monta à la tour de l'église.

— C'est singulier, — dit le bourgmestre, — la bataille approche.

— Cela va mal — reprit mon instituteur.

Le caissier accourut, s'écriant :

— Ah ! moi je pars avec ces dames... ici il peut arriver des aventures... le buraliste dit qu'ils approchent.

— Partez, monsieur — répondit le bourgmestre avec colère ; moi je ne bougerai pas...

— Mais, monsieur, vous devez partir avec nous, madame et mesdemoiselles...

— Ma femme et mes enfants resteront avec moi. Ce n'est pas dans un tel moment qu'un bourgmestre doit fuir.

— Monsieur le président...

— Ne m'ennuyez pas ! vous êtes libre de sauver votre peau, car vous êtes un grand homme, mais moi...

En cet instant accourut madame Stachuwska tout en larmes demandant maman.

— Venez à la ville! — s'écria-t-elle. — Il sont tous devenus fous !...

Je voulus accompagner maman. Elle m'enjoignit de rester à la maison et elle se dirigea vers la place du marché. Il n'y avait plus personne au logis. Le palefrenier et les filles de service avaient grimpé sur la grange pour voir, et la cuisinière et ma bonne s'étaient cachées dans les caves.

— Le feu !.. le feu !.. cria-t-on de la rue.

Il semblait — malgré un temps magnifique — que la foudre éclatât de tous côtés. Au delà de la forêt s'élevait déjà une colonne de feu.

Le bétail s'enfuyait des étables, les chiens aboyaient dans les cours et la voix lugubre des cloches annonçait l'incendie.

Je regardai du côté de la ville. Il y avait des gens sur les toits ; on déménageait les meubles et la literie. Quelques femmes étaient à genoux devant la statue de St-Jean et au milieu de la place il se passait une scène singulière.

Un groupe de bourgeois, entre autres Stachuwski et Wladriski, se chamaillaient avec le bourgmestre, M. D. et ma mère. Evidemment les premiers voulaient aller vers la forêt, mais M. le curé leur barra le passage. Quelques gens du groupe montèrent cependant sur un char qui partit au galop.

Alors M. D. se suspendit aux rênes, les chevaux tournèrent brusquement et le char versa. Profitant du désarroi, d'autres gens poussèrent en avant, malgré M. le curé, bousculèrent le bourgmestre et se mirent à courir du côté de la forêt en vociférant. Leurs cris s'ajoutaient aux détonations et ces bruits mêlés — tel un orage — faisaient trembler les vitres.

Tout à coup un silence de mort... Les bourgeois s'arrêtèrent, prêtant l'oreille. Au même instant un cri partit du haut d'un toit. En quelques minutes on ne voyait plus personne ni sur la place, ni dans la rue, ni sur les toits.

Vers le soir un coin du ciel se couvrit de nuages et une pluie serrée commença à tomber. Comme il manquait des vitres aux fenêtres, maman fit fermer les volets. Les domestiques rassemblés à la cuisine se racontaient les derniers événements tandis que maman et moi nous étions assis sur le canapé, dans la chambre — toute sombre n'eussent été les derniers rayons du soleil couchant qui filtraient par les fentes des volets.

Maman était lasse et moi je tombai dans une sorte d'engourdissement.

Tantôt ce qui s'était passé me semblait un rêve, tantôt je voyais du sang versé dans ces rayons du soleil, tantôt les images saintes, suspendues aux murs de la chambre, me faisait des signes de leurs yeux étonnés.

Je ne pus supporter ces bruits et ces fantômes. Je tombai à genoux devant maman, je m'enveloppai la tête dans son tablier, je me bouchai les oreilles et sans savoir pourquoi, je pleurai amèrement.